

Culture

Raoul Collectif : la possibilité d'une vrille

Article réservé aux abonnés

A la Semaine d'art d'Avignon, la veille du second confinement, la troupe belge a présenté sa nouvelle et géniale création, «Une cérémonie». Un spectacle a priori foutraque qui incite discrètement le public à la contestation et au refus de laisser l'avenir se faire sans lui.



Les comédiens belges de Raoul Collectif à Avignon, le 28 octobre. (Olivier METZGER/Photo Olivier Metzger pour Libération)

par [Guillaume Tion](#), Envoyé spécial à Avignon
publié le 1er novembre 2020 à 14h11

Il fait bon sur Avignon ce jeudi-là. Aux terrasses des cafés, les gens déjeunent. Rue des Lices, les vélos défilent dans des tintements de sonnettes. A dix kilomètres des remparts, un homme a attaqué des policiers au couteau avant d'être abattu. Ce soir débute le deuxième confinement national. Mais il fait bon en Avignon. Au Théâtre Benoît-XII, le Raoul Collectif donne un spectacle étourdissant, extraordinaire dans sa forme et son propos, présenté dans le cadre de la Semaine d'art, qui supplée cette année le Festival annulé en juillet – «*une bonne répétition générale pour la future édition dont on ne sait pas encore si elle pourra se tenir*», nous explique son directeur, Olivier Py. Autant dire qu'il en faut, de l'énergie, pour sortir du marasme.

Une cérémonie, troisième pièce du collectif belge qui avait déjà stupéfié le public d'Avignon en 2016 avec Rumeur et Petits Jours, n'a pas la prétention de montrer quoi que ce soit, ce qui lui permet de tout embrasser. Sur le plateau sont disposées une cinquantaine de chaises ainsi qu'un vibraphone, une batterie, un piano à roulettes et un piano droit. Huit énergumènes passent, accompagnés d'une dame, en tenue de soirée ou pas, boivent, toastent, s'interrompent, chantent et célèbrent. On ne sait pas vraiment quoi, rien peut-être, mariages, anniversaires, enterrements, tout se bouscule dans un lieu évoquant la salle des fêtes ou le café du coin, que chacun peut transposer à sa guise. Les six comédiens et trois musiciens, à coups d'humour et de performances, étalent sur le capharnaüm de la scène un excipient de joyeux délire qui sert à faire passer des messages inattendus. Car peu à peu viennent se coller à cette fête des questionnements piqués à droite chez Shakespeare ou à gauche chez Günther Anders: «*Vivre ou mourir n'est pas le grand sujet. C'est agir ou abandonner*»; «*Si notre heure est venue, elle n'est pas à venir, si elle n'est pas à venir, elle est venue. Soyons prêts.*» A quoi? A ce point d'interrogation justement.

Numéro de centaure

La pièce prend alors le tour d'une démonstration quasi politique. «*Nous fonctionnons par intuition, une citation nous amène à une autre citation, et on voit se développer un fil qui entre en résonance avec le climat du moment*», explique Jérôme de Falloise dans la cour du théâtre, en sortie de spectacle. Et le moment est à la révolte. Par exemple, après un ahurissant numéro de centaure à deux comédiens (deux pour les pattes antérieures, autant pour les postérieures), tantôt en pas oblique, tantôt au trot, Jérôme demande qu'on lui mette une claque. Une fois la claque reçue, il répond à cette baffe par une autre baffe, puis s'interroge: la claque qu'il vient de donner en légitime défense est la seule violence acceptée légalement, hormis celle de la puissance publique. Pourquoi ne pas extrapoler la notion à l'humanité entière? Pourquoi ne nous estimons-nous pas tous en état de légitime défense et ne rendrions-nous pas nous aussi une claque à l'élite «*aux dents blanches et à la peau rose qui nous malmène*». «*La décadence nous intéresse beaucoup, nous la grossissons à la loupe. Que ce soit la décadence de pensée ou celle que l'on voit à l'œuvre chaque jour, dans la dégradation des services publics par exemple. Regarder sans agir est peut-être le summum de la décadence*», note David Murgia, un des cinq fondateurs du collectif qui s'est rencontré sur les tréteaux du Conservatoire de Liège voilà une quinzaine d'années.

Dans ce dilemme entre subir ou agir, alors que résonnent des variations de *A Night in Tunisia* et qu'on se vautre dans des Kapla de chaises en plastique, Raoul Collectif a défini un choix: tenter d'agir. La cérémonie célèbre le geste de réaction. Il convoque en tutelle la figure insoumise d'Antigone, qui au péril de sa vie ne suit

pas des règles qu'elle estime infondées, pour faire monter en intensité le flot de sa pensée rebelle sur fond de percus béninoises alors que passe sur scène un comédien sous un costume de chevêche géante – *«une chouette assez nulle qui chasse le jour alors que c'est un prédateur nocturne, souvent présage de mauvais augure mais chacun est libre de penser ce qu'il veut»*.

Énergie de révolte

Comment conçoivent-ils ce foutoir organisé? Anne-Marie Loop, qui a rejoint le groupe pour cette aventure: *«Je suis admirative qu'ils suppriment toutes les hiérarchies. Ils se retrouvent face à des propositions individuelles en contradiction, sans avoir peur qu'elles s'annulent ou se concurrencent. Et surtout, même à un stade de travail avancé, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient mais ça ne les tracassait pas du tout.»* Cette Cérémonie se bricole par une addition de sketches, de performances ou de musique live (tout le monde joue d'un instrument), un patchwork comme on en voit souvent de la part de compagnies pratiquant l'écriture au plateau, et qui ici se double de revendications soft power. *«On n'a rien contre le discours d'un théâtre politique, mais tout ne se résout pas sur scène»*, note Romain David. De fait, à la fin de la pièce, le public semble prêt à manifester, à s'autoriser à gueuler, entendre sa propre voix, que ce soit contre la pandémie, contre la dégradation de la situation des hôpitaux, contre l'injustice généralisée, manifester pour manifester, se sentir agir et s'abreuver encore de cette énergie de révolte entretenue par la scène.

La contestation viscérale posée au cœur du spectacle parfume l'air du temps sans pour autant définir de cible. Mais la situation est aujourd'hui si tendue que tout le monde s'y retrouve. A la fin de la représentation, un homme en costume gris à carreaux s'est levé et a demandé une minute de silence pour la liberté de culte après les morts du jour à Nice, mais aussi pour Samuel Paty. Un recueillement immédiatement suivi. Le gars était-il un organisateur? Pas du tout, un spectateur, un *«républicain de gauche»*, qui suivait dans la pratique la licence incitée par la pièce. Une cérémonie fait bouillir toutes les libérations. D'ailleurs, après le spectacle, durant un «bord de plateau» où les spectateurs se sont dits *«revigorés»*, *«super heureux»* ou *«troublés»*, les artistes du Raoul n'ont pas répondu aux questions telles que: *«Pourquoi ce squelette de ptérodactyle suspendu au-dessus de la scène?»* Proposant sans disposer, ils ont au contraire demandé aux spectateurs de donner, eux, leur impression, expliquant que toutes les interprétations étaient ouvertes. *«Votre travail me questionne sur la posture à avoir dans la vie. Rester assis et prendre des baffes?»* intervient alors un jeune homme.

Temps indéfini

Les spectacles de ce collectif masculin, mais qui questionne lui-même cette tendance et différencie le genre visible du genre profond (*«La masculinité de ce groupe est d'une tendresse révolutionnaire»*), sont à maturation lente, séparés de quatre ans d'intervalle. Durant cette période, chacun travaille avec d'autres partenaires. Quand le Raoul se retrouve, les apports sont divers: certains ont écrit complètement leur partie, d'autres surgissent avec des impros accrochées à un canevas. *«Et c'est le plateau qui décide, la méthode s'invente en même temps que le spectacle»*, analyse Jean-Baptiste Szézot. La pièce est en elle-même un objet que le collectif observe se construire et qui l'influence. Romain: *«Nous laissons volontiers la porte ouverte aux accidents. Comme ce long silence au milieu du spectacle, interrompu par Anne-Marie qui se souvient*

soudain d'un texte. Cela s'est passé comme ça en réalité. Nous étions perdus dans notre silence et ne savions pas comment poursuivre.» «Nous avons aussi mesuré l'importance de la construction d'un silence prolongé, qui a autant à dire que le reste», se souvient Benoît Piret. Un silence loin du sommeil que le public, dans un mouvement nerveux, a associé à celui qui risque d'étouffer la culture pendant un temps indéfini. «Vous nous avez fait vivre une dernière danse avant une grande pause», soupire une spectatrice.

Ces Don Quichotte ignorent encore si la Belgique confinera. La région de Bruxelles a annulé toutes ses manifestations culturelles depuis le début de la semaine dernière. *«Globalement, nous, en Belgique, on agit toujours deux jours après vous, rien-ils. Même si le premier confinement était plus souple qu'en France, on n'avait pas d'attestation et on pouvait par exemple se réunir pour faire de la musique.»* On ne sait pas quand le Raoul jouera à nouveau sa Cérémonie. Le spectacle devait tourner fin novembre au Théâtre de Vitry-sur-Seine et au Théâtre de la Bastille à Paris (XIe), fermés jusqu'à nouvel ordre. Aussi, aux saluts, sur le chemin du retour en loge, quand Romain lance: *«A bientôt!»*, sa voix s'éteint sous le masque d'une stèle qui crisse et chaque spectateur ressent en son cœur un frémissement d'angoisse.